



## Femme plus vraie et plus réelle

Laura Petrosino

*Ce n'est pas parce que la plante n'a pas d'oreille,  
qu'il lui manque quelque chose.<sup>1</sup>*

Dans le chapitre XIV du Séminaire X *L'angoisse*, Lacan annonce que « dans l'ensemble, la femme est beaucoup plus réelle et beaucoup plus vraie que l'homme ». Dans ce Séminaire, qu'il commence en qualifiant la pratique psychanalytique d'*érotologie*, puisqu'il s'agit du désir, il explique son choix de procéder à partir de l'angoisse : « c'est parce que ce chemin revivifie toute la dialectique du désir »<sup>2</sup>. Il cherchera donc à éclairer la fonction de l'objet par rapport au désir, distinguant pour cela le désir en tant qu'il vise un objet, du désir de l'analyste qui serait du côté de l'objet cause<sup>3</sup>. Autrement dit, il essaiera de différencier l'amour de transfert tel qu'il l'avait resserré dans le Séminaire VIII *Le Transfert*, du désir de l'analyste. Afin d'élucider ce dont il est question, Lacan nous invite d'une façon étonnante à examiner de plus près les rapports de la femme, comme psychanalyste, avec la position de Don Juan<sup>4</sup>. Ce qui pose au moins deux questions : Quel est le rapport du désir de l'analyste avec la position de Don Juan ? Comment celui-ci permet-il de mieux comprendre ce qui est en jeu dans le rapport que la femme entretient avec le désir ?

### **Lacan-regard**

Ce chapitre XIV est avant tout très clinique – Lacan aborde la question du désir de l'analyste en amenant non seulement le cas d'une de ses patientes, puis un autre provenant du texte d'une analyste anglaise, Lucy Tower, intitulé « Le contre-transfert »<sup>5</sup>.

Lacan évoque d'abord son analysante, une femme que son mari délaisse depuis un peu trop longtemps pour qu'elle ne le remarque pas, ce qu'elle commente sans vraiment s'en plaindre – *peu importe qu'il me désire pourvu qu'il n'en désire pas d'autres*. Ceci, dit Lacan, ne peut prendre sa valeur que des associations constituant son monologue dont il nous donne, ce qui est rare, des extraits substantiels. Cette femme, qui a une sexualité normale, témoigne de ce qui se produit pour elle si, alors qu'elle est par exemple au volant, surgit l'alerte d'un mobile qui la fait monologuer quelque chose comme *Dieu, une voiture !* Eh bien, inexplicablement, poursuit Lacan, elle s'aperçoit alors de l'existence d'un gonflement vaginal. Elle note aussi que le phénomène vient répondre au surgissement dans son champ de

---

\*Cet article s'inspire d'un exposé fait le 27 février 2012 à l'Université de Mons dans le cycle « Pas à pas avec Jacques Lacan » qui est consacré à une lecture du Séminaire X *L'angoisse*. Je devais commenter une phrase de la page 223 « [...] la femme est beaucoup plus réelle et beaucoup plus vraie que l'homme [...]. Yves Vanderveken parlait ensuite de « Ce qui manque, une affaire de mâle », p. 229.

<sup>1</sup> Proverbe argentin

<sup>2</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, mai 2004, p. 265.

<sup>3</sup> Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* », *la Cause freudienne*, n°59 « Le bon usage de l'angoisse », février 2005, p. 67-104.

<sup>4</sup> Lacan J., *op.cit.*, p. 212.

<sup>5</sup> Tower L., « Contre-transfert », *Le contre-transfert*, Paris, Navarin, p. 113-139.



n'importe quel objet, tout à fait étranger en apparence à l'espace sexuel. Cet état, qui n'est pas désagréable pour elle, mais plutôt de la nature de l'encombrant, cède de lui-même. Là-dessus – en prévenant Lacan que ce qu'elle va dire n'a rien à avoir avec ce qui précède – elle ajoute que chacune de ses initiatives sont dédiées à lui, son analyste. Dédiées mais pas consacrées, précise-elle encore – ce n'est pas pour lui qu'elle le fait, mais plutôt à cause de son regard. C'est ce regard de l'analyste qui l'aide à donner un sens à chaque chose.

Elle enchaîne en parlant de son premier amour. Il s'agissait d'un étudiant dont elle fut vite séparée, mais avec lequel elle resta en correspondance – elle dit que tout ce qu'elle lui écrivait était un tissu de mensonges par lequel elle créait fil à fil le personnage qu'elle désirait être à ses yeux, et qu'elle n'était d'aucune façon. Là-dessus, elle revient sur ce qu'elle fait à l'usage de Lacan, notant que c'est à l'opposé parce qu'avec lui elle s'efforce d'être toujours vraie. Elle n'écrit pas un roman quand elle est avec lui, elle l'écrit, au contraire, quand elle ne l'est pas.

Cette patiente montre, il me semble, que ce qui l'intéresse n'est pas tant un objet qu'elle aurait perdu, mais plutôt le regard de l'analyste qu'elle situe à la place de témoin, et qu'elle voudrait même substituer au sien. Rien ne manque, « la présence de l'objet y est, si l'on peut dire, de surcroît »<sup>6</sup>.

### ***Don Juan***

Dans un texte intitulé « Causerie sur l'amour », Jacques-Alain Miller mentionne Don Juan pour dire que c'est un homme qui fait exister la femme, c'est-à-dire qu'il suffit d'être une femme pour être désirée par lui. Cela veut dire – au contraire du sens commun qui considérerait que Don Juan est un homme désirant parce qu'il court après n'importe quelle femme croisée sur son chemin – que Don Juan ne désire pas du tout. Qu'il désire toutes les femmes équivaut à dire qu'il n'en désire aucune en particulier. Don Juan n'est donc pas à la place du sujet qui désire, mais plutôt à celle de « l'objet absolu » – c'est pour cela que Lacan dit qu'il s'agit d'un homme auquel il ne manque rien. C'est un homme qui peut reconnaître chaque femme comme désirable, c'est-à-dire qui agit avec les femmes comme le fait un homosexuel masculin avec les hommes.<sup>7</sup>

Pourquoi est-ce alors un fantasme féminin ? Parce qu'il s'agit d'un homme à son image, à elle, la femme ! La femme s'angoisse face au désir de l'Autre, rajoute encore Lacan, et quand il arrive qu'elle se sente vraiment objet au centre d'un désir, c'est là qu'elle fuit vraiment<sup>8</sup>. C'est parce que Don Juan ne désire pas que cela convient à la femme.

### ***Le cas de Lucy Tower***

Le texte de Lucy Tower est issu d'une conférence sur le contre-transfert donnée à *La société Psychanalytique de Chicago* en mai 1955. Elle présente quatre cas, mais Lacan s'attache plus précisément à un. Il s'agit d'un homme marié et père de famille – un homme d'affaires intelligent présentant une faille dans sa relation à sa mère, des formations d'homosexualité passive, et une inclination sadique-orale inconsciente envers sa sœur. Marié à une femme agressive, narcissique, mais fragile, il est néanmoins fidèle et lutte pour garder sa femme à qui l'analyse de son mari ne plaît pas. Il vient voir Lucy Tower en se plaignant d'une angoisse diffuse, d'une pointe de dépression, d'une inhibition massive, et d'une certaine confusion, surtout à propos des rôles sexuels.

Il présente également des difficultés d'élocution : il marmonne, son discours est vacillant, répétitif, minutieux – tout cela fatigue et irrite l'analyste. Il essaye de mettre l'analyste entre

---

<sup>6</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 221.

<sup>7</sup> Miller J-A., « Causerie sur l'amour », *Cahier ACF – Val de Loire, Bretagne*, n°10, printemps 1998, p. 7-29.

<sup>8</sup> Lacan J., *op. cit.*, p. 224.



sa femme et lui pour obtenir une compensation de transfert hétérosexuel. Lucy Tower est avertie de cela, tout comme de ne pas se laisser irriter par les conduites subversives de cette femme.

Après un an de traitement, le patient a acquis un certain savoir sur ses difficultés, mais sa situation conjugale continue de lui poser les mêmes problèmes. Sa femme tombe malade d'une affection psychosomatique. Cela permet à l'analyste – qui jusque-là avait adopté une attitude protectrice envers le couple craignant qu'elle dérive un peu vers la psychose, dit Lacan – de se rendre compte que voilà une angoisse bien fixée. La femme de son patient n'est donc pas aussi fragile qu'il l'a fait entendre. Cela dit, se laissant influencer par son patient, elle ne prend pas au sérieux ce qu'elle constate, et continue de considérer cette femme comme un problème – résultat, le traitement n'avance pas.

Un an plus tard, Lucy Tower fait un rêve qui l'éclaire : elle va en visite chez son patient, et y rencontre sa femme qui lui réserve le meilleur accueil. Le rêve lui permet de se rendre compte de quelque chose qu'elle savait déjà, mais qu'elle méconnaissait: la femme de son patient n'est pas un obstacle à l'analyse. Par ailleurs, elle s'aperçoit aussi que le patient cherche vraiment dans son ménage à faire ce qu'il faut pour mettre sa femme plus à l'aise, autrement dit que le désir du bonhomme n'est pas à la dérive. En d'autres termes, il est capable de pratiquer le jeu conjugal, de se prendre pour un homme, ce dont on lui a refusé jusque-là la dignité, dit Lacan.

Quand l'analyste réalise tout cela, elle peut alors faire avec lui une révision de ce qui s'était joué avec elle dans le transfert – les revendications de transfert se découvrent avoir été une imposture. À ce moment-là, les choses changent, et l'analyse devient particulièrement dure à supporter pour l'analyste. Tout se passe, dit-elle, au milieu d'un orage de mouvements dépressifs et de rages nues, comme s'il la mettait à l'épreuve. Il semble animé d'une quête sadique qui vise l'objet en elle, et dans cet objet les petits morceaux manquants.

Alors, qu'elle paraît presque au bout de ses forces, tout cela disparaît de la façon la plus amusante et soudaine – partant en vacances lors d'une des pauses annuelles, elle s'aperçoit que, de cette affaire, il ne lui reste rien. Elle est, dit alors Lacan, dans la position mythique du plus libre et du plus aérien Don Juan au sortir de la chambre où il vient de faire des siennes. C'est à partir de cette scission, de ce décollement qu'elle retrouve sa position, son adaptation au cas, et que l'analyse devient enfin efficace.

### ***Le désir de l'analyste***

C'est parce que la femme, comme Don Juan, ne manque de rien qu'elle est plus libre par rapport au désir. C'est dans ce sens-là qu'elle est plus réelle parce « qu'au réel, il ne manque rien »<sup>9</sup>. Lacan montre en se servant du cas de Lucy Tower que pour qu'il y ait du désir de l'analyste, elle doit être dans la position où tout cela ne l'intéresse absolument pas, ne la préoccupe pas – autrement dit, elle n'est pas là en tant que sujet désirant et manquant. Le désir de l'analyste n'est pas le désir de quelqu'un ou de quelque chose, ce n'est pas un désir qui a le manque comme cause, il s'agit au contraire d'un désir qui est à la place de la cause, et permet à l'objet de l'analysant d'apparaître. Le cas de Lacan montre bien cela, c'est le désir de l'analyste qui permet à l'objet regard de surgir. Le regard de l'analyste n'est que le regard auquel l'analysante aurait affaire dans son fantasme.

### ***La manquarade***

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 217.



Comment repenser le désir de la femme qui, à ce moment de l'enseignement de Lacan, n'est plus signifié par ce qui est en moins : le phallus<sup>10</sup>, qui n'est plus en négatif, comme à l'époque du Séminaire V, *Les formations de l'inconscient* ?

Joan Rivière, dans son texte « La féminité en tant que mascarade » explique que « les femmes qui aspirent à une certaine masculinité peuvent revêtir le masque de la féminité pour éloigner l'angoisse et éviter la vengeance qu'elles redoutent de la part de l'homme »<sup>11</sup>. Autrement dit, elles cherchent à faire reconnaître qu'elles ont le phallus, et ensuite, sont saisies « d'une peur horrible que le père ne se venge »<sup>12</sup>.

Lacan, à l'époque du Séminaire V contemporain de son écrit « La signification du Phallus », dialoguant avec J.Rivière, situait la mascarade non pas du côté d'avoir ou ne pas avoir le phallus, mais plutôt du côté de l'être. Il s'agirait alors de paraître être le phallus, c'est-à-dire, de situer son être de sujet à la place du phallus désiré.

Avec le tournant que Lacan prend à l'époque du Séminaire X, la question de la mascarade pourrait être comprise autrement. Identifiée à l'homme, identification résidu d'un amour passé, la femme postiche cache un manque-à-avoir, et en le cachant, elle le fait exister. La femme postiche se sert du masque pour faire exister le manque qu'il n'y a pas, et qui est en fait celui de l'homme.

Ce qui manque – risquons ce néologisme, *la manquarade* ! – est donc affaire du mâle. Si quête sadique il y a, elle n'est plus à situer du côté féminin comme J. Rivière le proposait, mais plutôt du côté masculin, qui méconnaît son manque en l'attribuant à la femme.

Ce serait donc en laissant tomber les identifications masculines, dans un chemin qui l'amènerait de l'être à l'existence, c'est-à-dire à son mode-de-jouir singulier, qu'une femme s'approcherait de son désir. Un désir qui, comme celui de l'analyste, serait « plus libre et plus aérien ».

---

<sup>10</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, mai 1998, p. 285.

<sup>11</sup> Rivière J., « La féminité en tant que mascarade », revue *La Psychanalyse*, n°7, Paris, PUF, 1964, p. 258.

Republiée par M.-C. Hamon dans *Féminité mascarade*, Paris, Le Seuil, 1994, p. 197-214.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 261.

